

## Qu'est-ce qu'elle a ma gueule ?



Quelques visages de l'acteur Joaquin Phoenix

**En théorie, l'idée de délit de faciès nous révolte. Mais, en pratique, nous travaillons en permanence à deviner le tempérament des uns et des autres à travers leur trogne. Parce que c'est, neuroscientifiquement, plus fort que nous.**

Publié dans



n°64

Novembre 2012

**Elle est entrée dans le vidéoclub sans enlever le gros casque de moto qui encadre son visage et s'est postée devant le linéaire des nouveautés.** Moi, je fais des blagues avec ma fille et, dans mon emportement, je passe devant la dame casquée pour attraper un DVD. Mais je n'ai pas le temps de me rendre compte de ma maladresse : en un quart de seconde, elle m'assène un « *Monsieur se met devant moi alors que j'étais en train de regarder les DVD, il se prend donc pour un fils de vitrier ! ? !* » – vaporisant la boutique d'un petit nuage de stress. Mes excuses ne la dérident pas et, de toute façon, elle ne s'attarde pas. Une fois partie, ma fille – elle a 12 ans – me confie : « *Quand je l'ai vue, sa tête m'a frappée, elle me faisait penser à d'autres femmes que je connais et, du coup, ça ne m'a pas étonnée qu'elle soit si agressive.* »

Merci ma fille. Je m'apprête justement à écrire un article à propos de ça : notre tendance spontanée, et qui nous vient manifestement tôt, à lier les traits d'un visage à un caractère psychologique. À connecter le fond de l'âme à la forme de la tronche. Ou pour le dire dans la langue outrée du vertueux progressiste logé en chacun de nous : à nous rendre coupable de délit de faciès.

C'est qu'en théorie, nous nous accordons tous sur le fait que juger quelqu'un à sa gueule, c'est mal. La loi, qui condamne le délit de faciès dans le cas d'un recrutement, nous le confirme. Mais en pratique, c'est plus compliqué : dans son maître livre publié ces jours-ci – *Système 1, Système 2. Les deux vitesses de la pensée* (Flammarion) –, le psychologue nobélisé Daniel Kahneman insiste sur la paresse de notre système rationnel qui passe le plus clair de son temps à valider les réponses que formule notre système intuitif. D'où notre propension, qu'il s'agisse d'une procédure d'embauche ou d'un débat politique, à faire confiance à quelqu'un qui a « *une bonne tête* », comme on dit. Et à l'inverse à nous défier de celui dont « *la gueule ne nous revient pas* ». C'est ainsi qu'une expérience scientifique récente menée à Princeton s'est révélée être une bien mauvaise nouvelle pour la démocratie : lorsqu'on montre à peine plus d'un dixième de seconde des portraits d'hommes politiques à des étudiants en leur demandant s'ils les jugent compétents ou pas, les votes vont très majoritairement aux hommes qui, dotés d'un « *menton fort* » et d'un « *léger sourire apparemment sûr de soi* », inspirent « *force* » et « *fiabilité* », explique Kahneman. Et dans 70 % des cas, les visages reconnus compétents ont effectivement été élus sénateur, représentant ou gouverneur. Derrière l'éthicien irréprochable que nous prétendons être s'active à l'évidence un physiognomoniste sauvage.

## **De l'empathie au mimétisme**

Sauvage, c'est d'ailleurs le mot. « *Nous nous distinguons au sein du règne animal par une figure particulièrement riche en muscles faciaux*, m'explique Patrick Vuillemier, neuroscientifique à l'université de Genève et spécialiste de l'attention et de la perception visuelle. *Et de fait, l'expression du visage a pour les humains, et quelques primates, un rôle majeur dans la communication non verbale.* » C'est qu'il y a bien, logée derrière notre cerveau droit, une aire dédiée spécialement à la reconnaissance des visages. Et nous sommes neuronalement programmés pour « *projeter notre attention sur les visages des gens que nous rencontrons, plutôt que les silhouettes* ». Le but de l'opération, mise au point il y a quelques millions d'années déjà, est simple : reconnaître l'ami, repérer l'ennemi. Mais nous ne nous contentons pas d'une analyse structurelle de la position des yeux, du nez et de la bouche : « *Nous activons également la région des émotions* », continue Vuillemier. Ainsi, toujours à

l'université de Genève, Pascal Vritcka a-t-il montré qu'un visage perçu initialement comme agressif active une aire associée aux émotions négatives. Et que celle-ci se réactivera lors de la rencontre suivante – même si, entre-temps, le visage s'est adouci.

Mais avons-nous raison de décoder les émotions d'autrui à travers ses expressions ? Sans doute. N'importe quel (bon) acteur vous le dira : mimer un état mental vous conduit à l'éprouver presque inmanquablement. Pour prendre un exemple simple, Kahneman a pu démontrer que ceux à qui l'on demande de tenir un crayon entre les dents – provoquant à leur insu un sourire forcé – tandis qu'ils lisent une BD humoristique la trouveront beaucoup plus drôle que ceux qu'on a amenés à froncer les sourcils pendant leur lecture. Ainsi, l'expression n'est pas seulement le miroir des émotions : elle les précède parfois.

**« Hegel ? Une « *physionomie de débitant de bière* » qui trahit « un homme ordinaire » injustement considéré comme un génie, d'après Schopenhauer »**

De là, d'ailleurs, découle notre capacité à l'empathie. Car voilà, les neuroscientifiques, depuis la découverte dite des « neurones miroirs », en 1996, n'ont eu de cesse de montrer que nous étions des animaux mimétiques : « *Lorsque quelqu'un nous sourit*, explique Vuillemier, *nous ne pouvons nous empêcher d'esquisser inconsciemment un début de sourire.* » Ainsi, c'est en imitant la mimique de quelqu'un que nous parvenons à éprouver l'émotion qu'il exprime et ainsi à le comprendre.

Cette capacité à identifier et, dans le même temps, à imiter l'expression d'autrui nous vient dès la naissance. Le chercheur américain Andrew Meltzoff a été autorisé par des mères à être le premier visage qu'un nourrisson verrait : s'il leur tirait la langue, le nouveau-né répliquait en miroir ! « *En plus d'un cerveau rationnel et du cerveau émotionnel, nous avons un troisième cerveau mimétique qui précède et entraîne les deux autres* », en conclut Jean-Michel Oughourlian, psychologue proche de René Girard et auteur de *Genèse du désir* (Carnets Nord, 2007).

Les expressions nous parlent, c'est entendu, et nous apprenons à les décoder. Le problème est que loin de nous arrêter à une « pathognomonie » – ou l'interprétation des affects ponctuels qui traversent un visage –, nous n'hésitons pas, à la façon des étudiants votant pour des gueules de politiques, à nous instituer physiognomoniste : à lire le tempérament d'autrui d'après le profil même de sa tête.

## **Une brève histoire de la physiognomonie**

C'est une tendance qui vient de loin. Ainsi apprend-on qu'un dénommé Zopyre aurait jugé Socrate sot et niais « *parce qu'il n'avait pas la gorge concave et que tous ses organes étaient bouchés* ». Ce à quoi Socrate répondit qu'il ne se trompait pas : « *Il eût été tel par nature*, écrit Alexandre d'Aphrodise, *s'il n'était devenu, par l'exercice de la philosophie, meilleur que sa nature.* » Aristote, lui, nous livre dans son traité *De l'âme* et ses *Analytiques*, les premiers éléments connus d'une doctrine physiognomonique. Mais, plus subtil, il parle de « *signe* » et non pas de « *preuve* ». Autrement dit, les Anciens jusqu'au Moyen Âge – citons Averroès ou le scolastique Albert Le Grand – considéraient la physiognomonie comme un art très empirique de l'interprétation. Et après tout, pourquoi pas : nos expressions préférées –

inquiétude, ironie, joie, colère, tristesse – ne finissent-elles pas, à force de répétition, par nous scarifier la face ?

C'est finalement au XVIII<sup>e</sup> siècle que ça se gâte. Influencés par l'ambiance rationaliste de l'époque, et les premiers traités d'anatomie, certains se mettent en tête de passer de l'art ambigu à la sûre science. Le plus connu est l'Allemand Johann Kaspar Lavater qui, dans les années 1770, publie quatre volumes d'un traité de *Physiognomonie*. Et qui prétend fonder « *une science des rapports de l'intérieur et de l'extérieur* ». On y apprend que les yeux bleus sont preuve de faiblesse, que les lèvres charnues dénotent la paresse et que le front long abrite une indéniable intelligence. En attendant que des idéologies odieuses s'en emparent, identifiant les criminels-nés par exemple, les salons européens y trouvent matière à un nouveau jeu très amusant. Goethe collabore un temps avec Lavater avant de dénoncer son scientisme épais. Balzac, par contre, s'enorgueillit dans ses romans d'appliquer à la lettre les modèles scientifiques de Lavater.

Hegel, lui, tirera à boulets rouges sur cette mauvaise mode. Pour lui, il ne fait pas de doute que « *l'homme est la série de ses actes* » et donc que « *le visage n'exprime rien de certain, de déterminé* ». Le philosophe Christophe Bouton, coauteur de *La Physiognomonie. Problèmes philosophiques d'une pseudoscience* (Kimé, 2005), précise : « *Le problème, évidemment, c'est lorsqu'on cherche à faire passer une série d'intuitions au rang d'abstraction générales.* » Cela n'empêchera pas son ressentimental collègue universitaire, Schopenhauer, de découvrir – ironiquement ? – chez Hegel une « *physiognomie de débitant de bière* » qui trahit « *un homme ordinaire* » injustement considéré comme un génie. Ce qui s'appelle prendre ses rêves pour la réalité.

La physiognomonie est donc renvoyée aux oubliettes de l'histoire ? Pas exactement, elle va connaître une renaissance dans les années 1920 sous la houlette du psychologue français Louis Corman qui – en s'appuyant sur Nietzsche, professant que le corps est la pensée même, sur Freud ou encore sur Jung – fonde la « *morphopsychologie* ». Et qui, à la différence de la physiognomonie de Lavater ne se pose pas comme une science dure mais comme une science humaine. Et ne délivre aucun jugement moral mais repère les énergies inconscientes qui nous façonnent la tête.

### **L'évolution nous rend-elle raciste?**

De là se déploie une méthode subtile, et à vrai dire très convaincante, fondée sur des lois naturalistes telles les tendances à la « *rétractation* » et à la « *dilatation* », ou à la « *tonicité* » et à l'« *atonicité* ». Et qui rejoint de façon troublante l'intuition d'Aristote selon laquelle les trois dimensions de l'âme – nutritive, sensitive, intellectuelle – correspondent aux trois parties du visage – mâchoire, regard, front. Martine Boulard, disciple de Corman et auteur d'un *Que sais-je ?* sur le sujet (*La Morphopsychologie*, PUF, 2002) explique : « *Il s'agit bien sûr d'interpréter un visage en prenant en compte l'articulation de ses différentes parties. Il n'empêche : la forme de la mâchoire, par exemple, nous dit souvent beaucoup d'une personne. Vous pouvez comparer celle de Nicolas Sarkozy et de François Hollande. Le menton tonique du premier dénote son aspiration à imprimer sa propre marque, là où le menton atonique du second indique son besoin de s'appuyer sur les autres.* »

Un propos qui ne manquera pas de faire bondir Christophe Bouton : « *Je ne peux que rejeter ce genre de diagnostic prédictif qui nous enferme dans ce qui est donné, dans ce "tu es cela et rien d'autre" dénoncé par Hegel.* » Ce à quoi Martine Boulard rétorque : « *On ne prédit rien, on détecte les possibilités, parfois latentes. Du reste, un visage n'est jamais fixé : il évolue, même dans son squelette, tout au long de la vie. Regardez la transformation frappante de Gérard Depardieu : on peut y voir le résultat d'une tendance à s'abandonner à sa pente autodestructrice.* » Reste que la morphopsychologie ne se suffit jamais à elle-même : « *C'est un outil, parmi d'autres, précise Boulard, que je vais recouper avec ce que me raconte un patient, le ton de sa voix, sa façon d'être.* » Comme si, finalement, les (bons) morphopsychologues s'appuyaient autant sur leur intuition que sur leur savoir. « *J'avais des élèves ingénieurs qui avaient en effet plus de mal à livrer un bon diagnostic, nous confirme a contrario Boulard, ils appliquaient les catégories morphopsychologiques trop mécaniquement.* »

Alors qui a raison ? Ma fille ou Hegel ? Avant de quitter le vidéoclub, je tombe sur une section consacrée à l'acteur Joaquin Phoenix. Je me souviens m'être désolé pour lui au début de sa carrière : avec sa tête de fourbe, me disais-je, pas étonnant qu'il n'ait que des rôles de petite frappe (*Prête à tout*), de mafieux lâche (*The Yards*) ou d'empereur incestueux (*Gladiator*). Oui mais voilà : quand le réalisateur Night M. Shyamalan lui a offert un rôle de belle personne dans *Le Village*, j'ai bien dû admettre qu'au contraire ce type respirait la bonté et qu'il était né pour jouer l'amoureux naïf (*Two Lovers*), le chanteur profond (*Walk the Line*) ou le frère héroïque (*La nuit nous appartient*). « *Cela montre bien, conclut Christophe Bouton, que nous interprétons le visage de quelqu'un à la lumière de ses actes.* » Ou que les faces ont leurs ruses et que nous manquons décidément de subtilité dans leur lecture. Retour à Aristote donc : l'art physiognomique ne délivre aucune preuve mais tout au plus des signes : qui peuvent nous orienter mais jamais nous fixer. Et les visages toujours, à la fin, nous échappent.